



Supplément

Le Temps / Sortir  
1002 Lausanne  
021 331 78 00  
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebd.  
Tirage: 36'802  
Parution: irrégulière

N° de thème: 844.003  
N° d'abonnement: 844003  
Page: 7  
Surface: 84'215 mm<sup>2</sup>

# Les très riches heures du Duke

L'autobiographie de Duke Ellington n'était jamais parue en français. Aventure captivante que de replonger, plus de quarante ans après sa sortie en anglais, dans la trajectoire d'un génie musical

PAR ARNAUD ROBERT

► «Il était une fois une belle jeune femme et un très beau jeune homme qui tombèrent amoureux et se marièrent. C'était un joli couple, fort harmonieux, et Dieu les combla en leur offrant un beau bébé (quatre kilos deux cent cinquante).» Ainsi s'ouvre la légende.

Duke Ellington en ses propres mots, pour la première fois traduits en français; il aura fallu attendre quarante-trois ans pour combler ce gouffre béant, inexplicable, d'autant que les Ellingtoniens sont nombreux de ce côté-ci du monde – Claude Carrière en tête qui signe la préface de cette bible de près de 600 pages. Duke Ellington publie *Music is My Mistress* en 1973, un an avant sa mort. Ses Mémoires, celles d'un parrain débonnaire qui se livre au grand pardon et cherche à dresser la liste exhaustive de ses créanciers et de ses débiteurs artistiques, constituent le *road book* ultime, celui d'un génie en mouvement: «Je suis un ménestrel, un ménestrel itinérant, un ménestrel itinérant primitif», conclut-il au bout du chemin.

## Un promeneur

Duke Ellington, né en 1899, a construit ce livre (en compagnie de son ami le journaliste Stanley Dance) comme ses propres suites musicales. Sur un coin de table, dans un train de vitesse, à force de vignettes, de poèmes, de portraits griffonnés, de réflexions sur le temps qui change, l'architecture vivante d'une vie dont on ne fait pas le tour. Il veut faire plaisir à tous, passe comme un chat sur les trahisons, sur les addictions des membres de son orchestre, il aimerait surtout n'oublier personne. Un jour, il accorde un entretien à la télévision française, il énumère ses

compagnons parisiens, omet le violoniste Stéphane Grappelli, retourne sur ses pas pour ajouter son nom. «Le lendemain, au moment de quitter Paris, un autre grand nom me revient à l'esprit. J'étais horrifié!» Il a oublié Joséphine Baker. «Je crois qu'au fond je ne suis qu'un promeneur!»

Si Duke s'en veut tellement, c'est qu'il pense la musique comme un arbre généalogique, une longue lignée de transmissions. Et l'essentiel du livre se fonde donc sur les portraits de «Dramatis Felidae» (les chats de l'intrigue), expression qui joue sur le mot «cats» dont il usait pour désigner ses musiciens: il y passe en revue ses mentors, James P. Johnson ou Willie «The Lion» Smith, ses héritiers, Miles, Dizzy ou «Trane», mais surtout son armée dévouée, les membres successifs de son groupe.

Si Duke Ellington est un homme à femmes qui explique ne s'être mis sérieusement au piano qu'après avoir constaté qu'il y avait toujours des jeunes filles au bout du clavier, il est aussi un capitaine d'industrie, un entraîneur de foot qui affrète des trains couchettes entiers pour héberger son équipe en tournée sur tout le territoire américain.

Certaines des plus belles lignes de son autobiographie sont consacrées à son plus-que-frère, le compositeur Billy Strayhorn, qui participe de l'intérieur à la geste ellingtonienne: «Billy Strayhorn était mon bras droit, mon bras gauche, les yeux derrière ma tête, mes ondes cérébrales à l'intérieur de son crâne, et vice et versa.»

## Maître de la litote

Passé l'étrangeté d'une narration en spirale, vaguement chronologique, *Music is My Mistress* dresse surtout le portrait de trois quarts de siècle américain: la vie urgente des cabarets, la traque éperdue des marchands de blues auxquels il vend pour quelques dollars ses meilleurs blues, la naissance du jazz moderne, l'économie des gangsters et Al Capone qui assure en personne sa protection à Chicago, le refus absolu des étiquettes en musique qui ne servent en général qu'à dévaloriser l'apport afro-américain. «Une catégorie, c'est comme un Grand Canyon plein d'écho. Quelqu'un murmure une obscénité, et vous l'entendez répétée un million de fois.»

Par la bande, ce maître de la litote décrit aussi la situation des musiciens noirs, la mise au ban systématique et le nouvel appétit, dès les années 1940, pour un art plus politique: il écrit la suite *Black, Brown and Beige*, comme une histoire de la négritude américaine, où les combattants haïtiens affranchis croisent les chants de travail sur les plantations. Rien de frontal, le sourire de l'aristocrate qui lustre toujours la colère: «J'étais d'avis qu'il est plus efficace de dire ce qu'on pense sans le dire. C'est le propre de l'art.»

Supplément

Le Temps / Sortir  
1002 Lausanne  
021 331 78 00  
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebd.  
Tirage: 36'802  
Parution: irrégulière



N° de thème: 844.003  
N° d'abonnement: 844003  
Page: 7  
Surface: 84'215 mm²

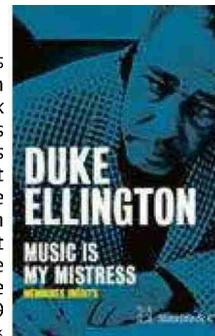
### Six kilos de caviar

Ce livre est aussi le récit d'une conquête. Des banlieues de Washington, du Cotton Club de Harlem, jusqu'aux salons de la Maison-Blanche; il décrit d'ailleurs tous les présidents qui l'ont accueilli, dont Nixon qui se comporte comme un «gamin avec un nouveau jouet» devant l'équipement de haute technologie où il joue ses disques de jazz. Au début des années 1960, Duke Ellington est l'ambassadeur de son pays, envoyé sur tous les continents par le Département d'Etat pour servir la diplomatie douce de l'Oncle Sam. De nombreuses pages sont consacrées à une tournée où il se produit consécutivement à Damas, Jérusalem, Beyrouth, Kaboul, en Inde, au Pakistan, à Téhéran, à Bagdad; il y réchappe aux bombes d'un coup d'Etat du parti Baas et enfile six kilos de caviar dans sa valise. La tournée est finalement interrompue par la mort de Kennedy.

Si, avant d'aller jouer plus tard en Russie, Duke Ellington rédige en préambule une brillante petite note sur l'idée même de mur («Dieu a-t-il jamais érigé de mur?»), il reste à l'étranger l'impeccable représentant de son pays. Face à un journaliste de New Delhi qui veut l'asticoter sur la question raciale aux Etats-Unis, il répond par l'exemple de Martin Luther King qui roule dans une Cadillac avec chauffeur, un assistant pour lui ouvrir la porte et deux policiers à moto pour l'escorter: «Voilà la vie que mène l'homme qui représente cette race opprimée; par conséquent, vous le voyez bien, tout est relatif.»

L'assassinat de Luther King, cinq ans plus tard, n'est pas mentionné dans l'ouvrage. Si Duke est obsédé par sa reconnaissance, qu'il parle parfois de lui à la troisième personne, il reste d'abord hanté par la musique, par les compositions («Mood Indigo», «Sophisticated Lady», «Solitude», «In a Sentimental Mood») qu'il ajuste la plupart du temps en quelques minutes, au milieu de 100 autres activités. En 1973, le monde a déjà changé. Duke Ellington se décrit avec humour comme «un vieux gâteux» qui ressasse une période où le jazz était roi. Il continue de tourner 52 semaines par année avec son orchestre, n' imagine pas une seconde prendre sa retraite par crainte de l'air pur des parcours de golf: «La seule chose que je pratique en extérieur, ce sont les concerts.» Il est optimiste au sujet de sa propre postérité, de la jeunesse. Il ne voit pas cette musique – que lui n'appelle plus le jazz – comme un objet de musée. La seule question, selon lui, qui vaille pour un musicien: «Que se passe-t-il aujourd'hui?» ■

Genre | Mémoires  
Auteur | Duke Ellington  
Titre | Musik  
is My Mistress  
Traduction | De l'anglais  
(Etats-Unis) par Clément  
Bosqué et Françoise  
Jackson avec Christian  
Bonnet, président  
de La Maison du Duke  
Editeur | Slatkine & Cie  
Pages | 589  
Etoiles | ★★★★★



Date: 30.04.2016

# LE TEMPS

Supplément

Le Temps / Sortir  
1002 Lausanne  
021 331 78 00  
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebd.  
Tirage: 36'802  
Parution: irrégulière



N° de thème: 844.003  
N° d'abonnement: 844003  
Page: 7  
Surface: 84'215 mm²

«Il est plus efficace de dire ce qu'on pense  
sans le dire. C'est le propre de l'art»

